

Histoires d'un chantier

À l'occasion du chantier culturel du tramway lausannois, le collectif **Caractères mobiles** (Mathias Howald et Benjamin Pécoud) a été mandaté pour raconter l'histoire d'une ville, de ses quartiers, de ses transports et de ses vies. Le chapitre ci-dessous se déroule non loin du quartier Prélaz-Valency, aux abords du viaduc du Galicien.

Avec les travaux du tram, il n'y a plus de ligne qui me relie directement au Galicien, je suis obligé de changer de bus. À l'arrêt, des écoliers avec des petits gilets jaunes attendent en rang, main dans la main ; la maîtresse se tient entre la route et eux, son corps en

réunit différents corps de métier, des personnes qui travaillent ensemble mais ne se connaissent pas forcément. Les casques qu'on nous prête sont rouges et, à l'arrière, il est écrit « Visiteur ».



© Gérald Progin

barrage. J'embarque dans le bus 18. Grand échange de voyageurs à l'arrêt suivant, un camion klaxonne. Le bus accélère puis, à Prélaz-les-Roses, entre la station-service et la petite église blanche, il fait un coude pour éviter le chantier du tram. La jeune femme assise en face de moi reste imperturbable, protégée par son casque à réduction de bruit. Il est 9h40, je rejoins Benjamin sur la terrasse de la brasserie au pied du viaduc du Galicien. Il est en train d'écrire dans son carnet vert.

D'ici, l'ancien viaduc coupé à hauteur de la septième arche me fait penser à un vestige du passé. Le pont du Galicien se prend pour le pont du Gard, les crues en moins, les touristes en moins, la garigue en moins. Une ruine en territoire urbain, bordée de grues, d'automobiles et de riverains. Mais qui aime ça ? Ne visite-t-on pas Ségeste, Delphes et Palmyre pour admirer la nature qui engloutit l'œuvre des hommes ? Cela n'empêche pas le viaduc du Galicien d'avoir droit à ses visites et aujourd'hui, Mathias et moi, nous en sommes.

Le groupe que nous rejoignons au siège de la compagnie des transports publics est déjà équipé de casques et de gilets orange floqués des noms des organisations partenaires du chantier. La petite troupe

Depuis la passerelle d'accès au bâtiment, je vois la petite ville où mes grands-parents ont vécu toute leur vie. Une ville de banlieue, lovée contre la ville-centre, et comme délimitée par une palissade au reflet métallique. Mais derrière la palissade se cache un vaste terrain de terre rase. Sur ce désert prospérait autrefois l'usine historique d'une grande entreprise de machines, fleuron de l'industrie nationale. J'essaie de me rappeler la forme des bâtiments, mais rien ne vient, et aucune pile, aucune arche, pas même un tas de vieilles pierres pour m'aider à revoir l'ancien monde.

Bonjour, je suis Didier, responsable génie civil du chantier. On va commencer la visite ici parce qu'on a une belle vue d'ensemble. Dans ce secteur, le tram longera le viaduc. Il faut voir le chantier du viaduc comme un chantier à part entière à l'intérieur du chantier du tram. Et maintenant que les oppositions ont été levées, on peut tout construire.

Didier nous emmène à proximité du viaduc tronqué. Il grimpe sur un petit muret, à l'ombre d'un arbre nouvellement planté. Notre cicérone a des pantalons beiges, une chemise à motif végétal, une barbe et des cheveux poivre et sel, des lunettes de soleil Ray-Ban, et dans la bouche un chewing-gum et des expressions



© Gérald Progin

du type « ça coûte le lard du chat », « il faut tournicoter les bidules », « c'est mon avis et je le partage ». Didier enlève son casque pour nous expliquer que le chantier avance bien, que l'ouvrage sera rendu à temps à l'entreprise des chemins de fer. Ils ont installé deux grues et plus d'équipes, des éléments ont été doublés, ce qu'on gagne en temps, on le perd en équipement, au final le coût est le même.

Je m'éloigne et j'écris loin du groupe, sur le capot d'un véhicule de chantier. Je regarde des choses achevées, des briques, des câbles, des matériaux. Je ne sais pas ce que je regarde. Alors j'écoute et je note : mur en gabions, parementure, béton auto-plaçant, garde-corps, contre-coffrage, évacuation des terres, lait de ciment. Je me sens à l'étroit dans mes chaussures, ils n'avaient pas ma pointure.

Didier nous invite à nous imaginer le futur pont, il nous explique que sa cuvée tout en béton et ses quatre pieux donnera l'impression que le pont existant accouche du nouveau. Je pense aux ruines celtiques en Galice où je vais justement en vacances cet été. Je pense aux ruines des Thermes de Dioclétien à quelques mètres de la gare de Roma Termini et son frontispice fasciste. Comme si, des Romains à nous, il ne s'agissait que de créer de nouvelles ruines, de vivre avec des matières mortes.

Pour pas que ça goge dans le jus, surtout que les eaux sont de plus en plus acides, on a mis du béton poreux et installé une évacuation des eaux, mais la maçonnerie de l'ancien viaduc, c'est une simple série de rotules, donc ça tient. À l'époque ils ne réinventaient pas la roue, ils se disaient, si on construit depuis deux mille ans comme ça et que ça marche, alors c'est bon...les charges utiles sont le double des charges permanentes, ça veut dire qu'à chaque passage d'un train bien chargé, le viaduc se prend trois fois son poids. Actuellement on constate que le pont

ancien se dilate, sous l'effet de la chaleur, d'un millimètre par jour, et il se rétracte la nuit... bon, s'il n'y pas de questions, on s'approche un peu de la pile ?

Le groupe progresse selon les indications de l'ingénieur en chef, à la queue leu-leu au pied du coffrage d'un pilier. À l'intérieur, l'armature a des allures de mikado géant. Un ouvrier descend de l'échafaudage, une trappe claque, la troupe tres-saille, l'ouvrier sourit. Il s'allume une cigarette et, avec un accent espagnol aux intonations vaudoises, répond aux questions qu'on lui pose : le 15 mai dernier, il a entamé sa trente-quatrième année dans le bâtiment, il espère avoir sa retraite à soixante ans. Il porte des gants troués, des jeans noirs de saleté, la toison sur ses avant-bras est noire, sa peau est noircie par le soleil. Il termine sa cigarette, souhaite

une bonne journée, grimpe sur l'échafaudage et poursuit le mikado de fer.

De l'autre côté du chantier, l'enseigne de « La bonne combine – réparations, occasion et neuf ». Je lève les yeux dans le ciel très bleu. Une grue mobile dépose son chargement à quelques mètres de nous. Un membre de notre groupe, dont je n'ai pas identifié la fonction, cheveux roux,

barbe rousse, annonce qu'il crame et sort de sa poche un petit tube de crème solaire. La troupe se scinde. Les ingénieurs discutent en rangs serrés, les autres n'écoutent plus. L'ennui perce, on fait quelques pas pour passer le temps, on sort les téléphones dont les écrans reflètent les rayons du soleil. Soudain : « Bravo Didier ! Mille mercis Didier ! » Applaudissements.

Ouais, merci, très beau chantier, comme vous le voyez, ça se passe bien, c'est un chantier très propre et, pour l'instant, les entreprises n'ont pas trop de revendications, mais enfin, on sait comment ça se passe !

Mathias Howald et Benjamin Pecoud



© Gérald progin

Pour soutenir votre journal, vous pouvez devenir membre de l'Association «Journal de Prélaz-Valency», il vous suffit de verser la cotisation annuelle de Fr. 10.- sur le compte de l'Association IBAN CH38 0839 0036 4058 1000 2.